

Ce n'est pas la première fois qu'on enterre les Etats-Unis

La déconfiture de l'économie américaine des derniers mois serait, selon certains, la preuve que le déclin de l'empire américain est irrémédiablement enclenché. Ce n'est pas la première fois — ni probablement la dernière — que l'on enterre la première économie mondiale. Et ceux qui détestent les Etats-Unis se réjouissent sans nul doute de ce qui leur arrive aujourd'hui. Nés d'idéaux issus des Lumières européennes, les Etats-Unis ont d'emblée fait l'objet de critiques de la part de l'intelligentsia européenne, surtout française. Tout au long du XIX^e siècle, les remarques condescendantes à l'égard des Etats-Unis se multiplient tout en changeant d'optique. Pour Stendhal c'est un pays « sans musique », pour Baudelaire c'est un pays « bête ». Par la suite, à gauche comme à droite, les critiques ont continué à se développer. La droite réactionnaire et la gauche marxiste ont au moins ce même ennemi en commun. Maurras comme Sartre, Céline comme Breton ont dénoncé le gigantisme américain, le veau d'or du dieu dollar, l'absence de discours critique et une déshumanisation liée au progrès technique. Les Etats-Unis étaient, disait-on il y a cent

ans, une « plèbe dégénérée » car le résultat d'un mélange de cultures, le fameux « *melting-pot* ». On parlait dans les années 1920 des « horreurs du cosmopolitisme américain et de la société de consommation ». Et puis, de tout temps, il y a eu les adeptes de la comparaison avec l'empire romain : Carthage (ou l'URSS) vaincue, la république devient impériale et file vers le déclin, tant politique que moral. Dans sa « Généalogie de l'anti-américanisme » (Seuil, 2002), Philippe Roger explique cette attirance-répulsion des Européens à l'égard de l'Amérique comme s'ils étaient « jaloux et déçus de ce petit frère devenu trop grand ». Plus près de nous, en 2004, le sociologue et essayiste français Emmanuel Todd, dans son ouvrage au titre évocateur « Après l'empire : essai sur la décomposition du système américain » parle du « *militarisme théâtral* » de Washington contre des États insignifiants pour maintenir son rang. Bref, la fin de ce que Henry Luce avait appelé « *le siècle américain* » a souvent été annoncée et, jusqu'ici, bien que maintes fois déclarée moribonde et manifestation diminuée, la primauté des Etats-Unis reste d'ac-

tualité. Ils continuent d'être dominants en matière économique, ne serait-ce qu'en matière de poids relatif, d'influence sur les grandes institutions internationales, de productivité, de recherche et développement, et de normes industrielles. Et puis, un pays qui attire chaque année un million d'immigrants sur son sol peut-il être considéré

comme étant sur le déclin ? Certes, les Etats-Unis ont connu des passes très difficiles. La Grande Dépression des années 1930 a pu laisser croire à une faillite irrémédiable du capitalisme. Quarante ans plus tard, l'expérience du borborygme vietnamien marquera profondément les esprits. Pour Pierre Melandri, auteur d'une monu-



L'ère Nixon fut une période difficile pour les Etats-Unis.

mentale « Histoire des Etats-Unis contemporains » qui vient de paraître chez André Versaille (970 pages, 35 euros), il est difficile d'imaginer une époque pire pour les Etats-Unis que le début des années 1970 de l'ère Nixon : outre le Vietnam, ce fut le scandale du Watergate, le creusement du déficit commercial et, surtout la fin de Bretton Woods, suscitant chez les Américains la peur de se voir ravalés au rang de « pays ordinaire ». Pourtant, quinze ans après, les Etats-Unis étaient en plein rebond. « Qui aurait pu penser que l'Amérique de Carter, contrainte de voler au secours de Chrysler, deviendrait moins de deux décennies après celle de la Nouvelle Économie de Clinton ? » interroge Pierre Melandri.

OCCASION MANQUÉE EN 1989

Il reste que l'Amérique n'a pas toujours su tirer le meilleur profit de son hégémonie. Si pendant la seconde moitié du XX^e siècle, la puissance américaine a suivi une courbe ascendante, « la capacité des milieux politiques et des autorités gouvernementales américaines à comprendre le monde extérieur et à interagir avec lui a eu plutôt ten-

dance à évoluer dans la direction opposée », note Jacques Andréani, ancien ambassadeur de France à Washington, dans son ouvrage « L'Amérique et nous » (Odile Jacob, 2000). « *Entre le travail de construction ex nihilo d'une stratégie planétaire en 1945, effectué par l'administration Truman avec pour concepteurs des hommes comme Marshall, Acheson, Harriman, Bruce, Kennan, Nitze et Bohlen, et ce qui fut fait après la chute du communisme, la comparaison est édifiante* », selon lui. Tout dépendra à présent de la rapidité avec laquelle les Etats-Unis, aujourd'hui manifestement fragilisés, sauront retomber sur leurs pieds. Pierre Melandri estime que la partie est loin d'être perdue d'avance, malgré le glissement inéluctable du dynamisme économique vers l'Asie. Il voit le monde évoluer vers « un système hybride, semi-multipolaire où l'Amérique restera un primus inter pares, dont le poids relatif dépendra de sa capacité ou non à gérer le fossé entre sa puissance militaire et sa dépendance financière, à recouvrer sa légitimité et à se débarrasser de son image de nation guerrière ». ◇ **Jean-Paul Bombaerts**